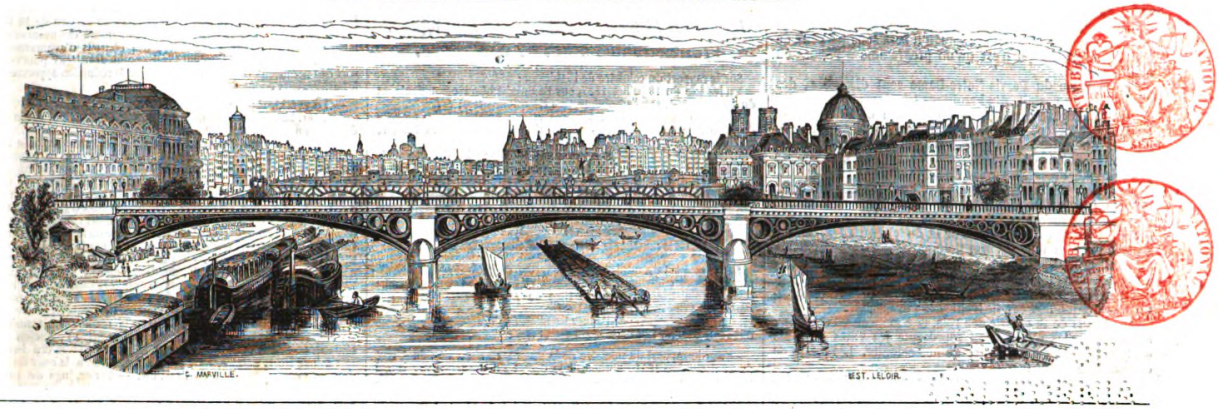
L'ILLUSTRATION, 3 JANVIER 1852.

JOURNAL UNIVERSEL.

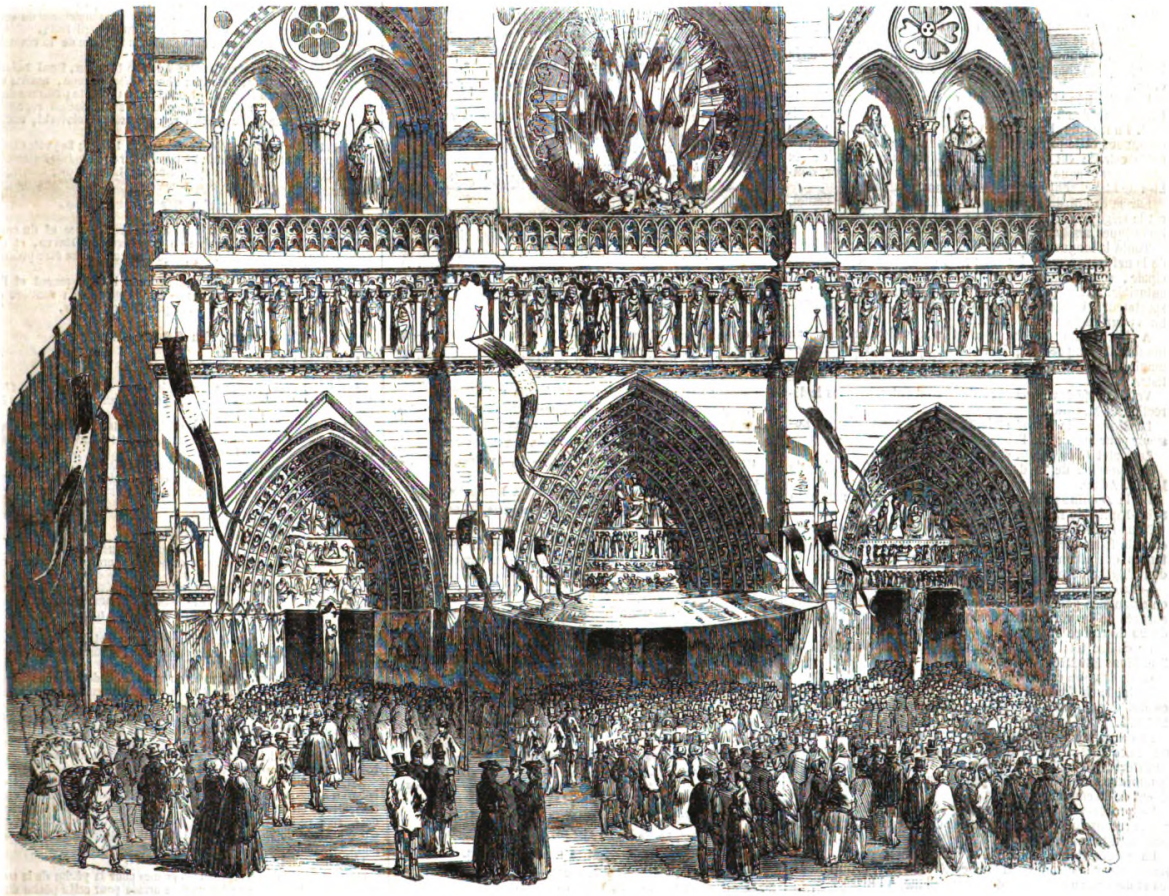


Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr. N° 462. — Vol. XIX. — Du Jeudi 1er Janvier 1852 au 8 Janvier 1852. Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.

Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr. Bureaux : rue Richelieu, 60. Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Documents historiques, d'après le journal officiel. — Chronique musicale. — Courrier de Paris. — Janvier : travaux de l'industrie agricole du mois. — Maximes et Pensées de M. de Balzac. (Suite et fin.) — Travaux de raccordement de la gare de Saint-Germain et du chemin de l'Ouest. — Les Paysans. (Suite.) — Revue littéraire. — Revue scientifique. — Bulletin bibliographique. — Correspondance. — Nécrologie, W. Turner. *Gravures.* Décoration extérieure de Notre-Dame pour la cérémonie du 1er janvier 1852. — Masques et visages, par Gavarni, n° 1. — Janvier : tableau de l'industrie agricole du mois, par Jacques. — Chemin de fer de l'Ouest, plan et élévation de la gare de l'Ouest (rive droite) ; raccordement des deux chemins, viaduc sur la grande route de Paris à Versailles, travaux de la gare du chemin de Paris, travaux du viaduc de Viroflay. — Le nouvel an — Quatorze dessins par Valentin. — La Comédie humaine, par A. Hoyau et Cham. — Portrait de W. Turner. — Rébus.



Décoration extérieure de Notre-Dame pour la cérémonie du 1er janvier 1852.

M72248

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Generated on 2020-07-20 16:04 GMT / https://hdl.handle.net/2027/uc1.c008845729
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

de conserver ainsi une vertu dont nous manquons souvent nous-mêmes, la modération dans la force. » La morale est qu'on doit honorer le cochon, et surtout le tenir proprement. « L'eau et une étable propre, a dit Viborg, lui sont aussi nécessaires qu'une nourriture succulente et variée. »

SAINT-GERMAIN LEDUC.

Maximes et Pensées de Balzac.

(*Suite.* — Voir les nos 458, 459, 460 et 461.)

* Aimer, pleurer, gémir comme la Madeleine dans le désert, n'est que le commencement; agir est la fin. Les monastères pleuraient et agissaient, ils priaient et civilisaient, ils ont été les moyens actifs de notre divine religion. Ils ont bâti, planté, cultivé l'Europe, tout en sauvant le trésor de nos connaissances et celui de la justice humaine, de la politique et des arts. On reconnaîtra toujours, en Europe, la place de ces centres radieux. La plupart des villes modernes sont filles d'un monastère.

* Dans une forêt il n'est pas un site qui n'ait sa signifiance; pas une clairière, pas un fourré qui ne présente des analogies avec le labyrinthe des pensées humaines. Quelle personne, parmi les gens dont l'esprit est cultivé ou dont le cœur a reçu des blessures, peut se promener dans une forêt sans que la forêt lui parle? Insensiblement il s'en élève une voix ou consolante ou terrible, mais plus souvent consolante que terrible. Si l'on recherchait bien les causes de la sensation, à la fois grave, simple, douce, mystérieuse, qui vous a saisi, peut-être la trouverait-on dans le spectacle ingénieux et sublime de toutes ces créatures obéissant à leurs destinées, et immuablement soumises. Tôt ou tard le sentiment écrasant de la permanence de la nature vous emplit le cœur, vous remue profondément et vous amène à un ordre de faits plus élevés que celui dans lequel avaient jusqu'alors erré les rêveries. Enfin, on recueille dans le silence de ces cimes, dans la senteur de ces rameaux, dans les suaves émanations de l'herbe fleurie et dans la sérénité de l'air, une sorte de paix, de bonheur, et la certitude d'une clémence auguste.

* J'aime la vie heureuse et tranquille des champs, où la bienfaisance est perpetuelle, où les qualités des âmes grandes et fortes peuvent s'exercer continuellement, où l'on découvre chaque jour, dans les productions naturelles, des raisons d'admiration, et dans les vrais progrès, dans les réelles améliorations, une occupation digne de l'homme. Je n'ignore point que les grandes idées engendrent de grandes actions; mais, comme ces sortes d'idées sont fort rares, je trouve qu'à l'ordinaire les choses valent mieux que les idées. Celui qui fertilise un coin de terre, qui perfectionne un arbre à fruit, qui applique une herbe à un terrain ingrat, est bien au-dessus de ceux qui cherchent des formules pour l'humanité.

* Je frémis quand je pense à l'effroyable conscription de cerveaux livrés chaque année à l'Etat par l'ambition des familles qui, plaçant de si cruelles études au temps où l'adulte achève ses diverses croissances, doit produire des malheurs inconnus, en tuant à la lueur des langues certaines facultés précieuses qui, plus tard, se développeraient grandes et fortes. Les lois de la nature sont inspitoyables, elles ne cèdent rien aux entreprises ni aux vouloirs de la société. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre naturel, tout abus se paye. Les fruits demandés avant le temps en serre chaude à un arbre, viennent aux dépens de l'arbre même ou de la qualité de ses produits. La Quintinie fuait des orangers pour donner à Louis XIV un bouquet de fleurs chaque matin, en toute saison. Il en est de même pour les intelligences. La force demandée à des cerveaux adultes est un escompte de leur avenir.

* L'Etat, qui en France semble, en bien des choses, vouloir se substituer au pouvoir paternel, est sans entrailles ni paternité; il fait ses expériences *in anima vili*. Jamais il n'a demandé l'horrible statistique des souffrances qu'il a causées; il ne s'est pas enquis du nombre de fièvres cérébrales qui se déclarent, ni des désespoirs qui éclatent au milieu de cette jeunesse, ni des destructions morales qui la déciment.

* Voyons-nous, en regardant le passé, que la France ait jamais manqué des grands talents nécessaires à l'Etat, et qu'aujourd'hui l'Etat voudrait faire éclore à son usage par le procédé de Monge? Vauban est-il sorti d'une école autre que cette grande école appelée la vocation? Quel fut le précepteur de Riquet? Quand les génies surgissent ainsi du milieu social, poussés par la vocation, ils sont presque toujours complets; l'homme alors n'est pas seulement spécial, il a le don d'universalité. Je ne crois pas qu'un ingénieur sorti de l'école puisse jamais bâtir un de ces miracles d'architecture que savait élever Léonard de Vinci, à la fois mécanicien, architecte, peintre, un des inventeurs de l'hydraulique, un infatigable constructeur de canaux. Façonnés dès le jeune âge à la simplicité absolue des théorèmes, les sujets sortis de l'école perdent le sens de l'élégance et de l'ornement; une colonne leur semble inutile; ils reviennent au point où l'art commence.

* L'astrologie judiciaire, la divination, a régné pendant sept siècles, non pas comme aujourd'hui sur les gens du peuple, mais sur les plus grandes intelligences, sur les souverains, sur les reines, sur les riches. Une des plus grandes sciences de l'antiquité, le magnétisme animal, est sortie des sciences occultes comme la chimie est sortie des fourneaux des alchimistes. La crâniologie, la physiognomonie, la névrologie, en sont également issues; et les illustres créateurs de ces sciences, en apparence nouvelles, n'ont eu qu'un tort, celui de tous les inventeurs, et qui consiste à systématiser absolument des faits isolés, dont la cause génératrice échappe encore à l'analyse.

* Le peuple et les femmes surtout sont attirés par la mystérieuse puissance de ceux qui peuvent soulever le voile de l'avenir; ils vont leur acheter de l'espérance, du courage, de la force, c'est-à-dire ce que la religion seule peut donner. Aussi cette science n'est-elle pas pratiquée sans quelques risques. Aujourd'hui les sorciers, garantis de tout supplice par la tolérance due aux encyclopédistes du dix-huitième siècle, ne sont plus justiciables que de la police correctionnelle, et dans le cas seulement où ils se livrent à des manœuvres frauduleuses, quand ils effrayent leurs pratiques dans le dessein d'extorquer de l'argent; car malheureusement l'escroquerie est souvent le crime accompagnant l'exercice de cette faculté sublime. Voici pourquoi : les dons admirables qui font le voyant se rencontrent ordinairement chez les gens à qui l'on décerne l'épithète de brutes. Ces brutes sont les vases d'élection où Dieu met les élixirs qui surprennent l'humanité. Ces brutes donnent les prophètes, les saints, les voyants, les Pierre l'Hermite, les Jeanne d'Arc. Toutes les fois que la pensée demeure dans sa totalité, reste bloc, ne se débite pas en conversation, en intrigues, en œuvres de littérature, en travaux scientifiques, en efforts administratifs, en conceptions d'inventeur, en plans stratégiques, elle est apte à jeter des feux d'une intensité prodigieuse, comme le diamant brut qui garde en soi l'éclat de ses facettes. Vienne une circonstance! cette intelligence s'allume, elle a des ailes pour franchir les distances, des yeux divins pour tout voir : hier c'était un charbon; le lendemain, sous le jet du fluide inconnu qui la traverse, c'est un diamant qui rayonne. Les gens supérieurs, usés sur toutes les faces de leur intelligence, ne peuvent jamais, à moins de ces miracles que Dieu se permet quelquefois, offrir cette puissance suprême. Aussi les devins et les devineresses sont-ils presque toujours des mendiants ou des mendiantes à esprits vierges, des êtres en apparence grossiers, des cailloux roulés dans les torrents de la misère, dans les ornières de la vie, où ils n'ont dépensé que des souffrances physiques. Le prophète, le voyant, c'est enfin Martin le laboureur qui a fait trembler Louis XVIII en disant un secret que le roi pouvait seul savoir; c'est une mademoiselle Lenormand, un pâtre vivant avec des bêtes à cornes, une négresse presque idiote, un fakir assis au bord d'une pagode, et qui, tuant la chair, fait arriver l'esprit à toute la puissance inconnue des facultés somnambuliques. C'est en Asie que de tout temps se sont rencontrés les héros des sciences occultes. Souvent alors ces gens qui, dans l'état ordinaire, restent ce qu'ils sont, car ils remplissent en quelque sorte les fonctions physiques et chimiques des corps conducteurs de l'électricité, tour à tour métaux inertes ou canaux pleins de fluides mystérieux; ces gens, redevenus eux-mêmes, s'adonnent à des pratiques, à des calculs qui les mènent en police correctionnelle, voire même en cour d'assises et au bagne.

* Le jeune avocat sans causes, le jeune médecin sans clients, sont les deux plus grandes expressions du désespoir décent, particulier à la ville de Paris, ce désespoir muet et froid, vêtu d'un habit et d'un pantalon noirs à coutures blanchies qui rappellent le zinc de la mansarde, d'un gilet de satin luisant, d'un chapeau ménagé saintement, de vieux gants et de chemises en calicot. C'est un poème de tristesse, sombre comme les secrets de la Conciergerie. Les autres misères, celles du poète, de l'artiste, du comédien, du musicien, sont égayées par les jovialités naturelles aux arts, par l'insouciance de la bohème où l'on entre d'abord et qui mène aux Tuileries du génie! Mais ces deux habits noirs qui vont à pied, portés par deux professions pour lesquelles tout est plaie, à qui l'humanité ne montre que ses côtes bouleux, ces deux hommes ont, dans les aplatissements du début, des expressions sinistres, provocantes, où la haine et l'ambition concentrées jaillissent par des regards semblables aux premiers efforts d'un incendie couvé. Quand deux amis de collège se rencontrent à vingt ans de distance, le riche évite alors son camarade pauvre, il ne le reconnaît pas, il s'épouvante des abîmes que la destinée a mis entre eux. L'un a parcouru la vie sur les chevaux fringants de la fortune ou sur les nuages dorés du succès; l'autre a cheminé souterrainement dans les égouts parisiens, et il en porte les stigmates.

* Par certains moments le Parisien est réfractaire au succès. Lassé d'élever des piédestaux, il boude comme les enfants gâtés, et ne veut plus d'idoles; ou pour être vrai, les gens de talent manquent parfois à ses engagements. La gangue d'où s'extrait le génie a ses lacunes; le Parisien se regimbe alors, il ne veut pas toujours dorer ou adorer les médiocrités.

* L'avilissement des mots est une de ces bizarreries de mœurs qui, pour être expliquée, voudrait des volumes. Ecrivez à un avoué en le qualifiant d'*homme de loi*, vous l'aurez offensé tout autant que vous offenseriez un négociant en gros de denrées coloniales à qui vous adresseriez ainsi votre lettre : Monsieur un tel, épicier. Un assez grand nombre de gens du monde qui devraient connaître, puisque c'est là toute leur science, ces délicatesses du savoir-vivre, ignorent encore que la qualification d'*homme de lettres* est la plus cruelle injure qu'on puisse faire à un auteur. Le mot *monsieur* est le plus grand exemple de la vie et de la mort des mots; monsieur veut dire monseigneur. Ce titre, si considérable autrefois, réserve maintenant aux rois par la transformation de sieur en sire, se donne à tout le monde; et néanmoins, *messire*, qui n'est pas autre chose que le double du mot monsieur et son équivalent, soulève des articles dans les feuilles républicaines, quand, par hasard, il se trouve mis dans un billet d'enterrement. Magistrats, conseillers, jurisconsultes, juges, avoués, officiers ministériels, avoués, huissiers, consuls, hommes d'affaires et défenseurs, tout les variétés sous lesquelles se classent les gens qui rendent la justice ou qui la travaillent. Les deux derniers bâtons de cette échelle sont le *praticien* et l'*homme de loi*. Le praticien, vulgairement appelé recors, est l'homme de justice par hasard, il est là pour assister l'exécution des jugements; c'est, pour les affaires civiles, un bourreau d'occasion. Quant à l'homme de loi, c'est l'injure particulière à la profession. Il est à la justice ce que l'homme de lettres est à la littérature. Dans toutes les professions, en France, la rivalité qui les dévore a trouvé des termes de dénigrement. Chaque état a son insulte. Au reste, le mépris qui frappe les mots *homme de lettres* et *homme de loi* s'arrête au pluriel. On dit très-bien sans blesser personne les *gens de lettres*, les *gens de loi*. Mais à Paris chaque profession a ses oméga, des individus qui mettent le métier de plain-pied avec la pratique des rues, avec le peuple. Aussi l'*homme de loi*, le petit agent d'affaires, existe-t-il encore dans certains quartiers, comme on trouve encore à la halle le prêteur à la petite semaine, qui est à la haute banque ce que l'infime agent d'affaires est à la compagnie des avoués. Chose étrange! les gens du peuple ont peur des officiers ministériels comme ils ont peur des restaurants fashionables. Ils s'adressent à des gens d'affaires, comme ils vont boire au cabaret. Le plain-pied est la loi générale des différentes sphères sociales. Il n'y a que les natures d'élite qui aiment à gravir les hauteurs, qui ne souffrent pas en se voyant en présence de leurs supérieurs, qui se font leur place comme Beaumarchais laissant tomber la montre d'un grand seigneur essayant de l'humilier; mais aussi ceux des parvenus qui savent faire ainsi disparaître leurs langes sont-ils des exceptions grandioses.

* La musique moderne, qui veut une paix profonde, est la langue des âmes tendres, amoureuses, enclines à une noble exaltation intérieure. Cette langue, mille fois plus riche que celle des mots, est au langage ce que la pensée est à la parole : elle réveille les sensations et les idées sous leur forme même, là où chez nous naissent les idées et les sensations, mais en les laissant ce qu'elles sont chez chacun. Cette puissance sur notre intérieur est une des grandeurs de la musique. Les autres arts imposent à l'esprit des créations définies; la musique est infinie dans les siennes. Nous sommes obligés d'accepter les idées du poète, le tableau du peintre, la statue du sculpteur; mais chacun de nous interprète la musique au gré de sa douleur ou de sa joie, de ses espérances ou de son désespoir. Là où les autres arts cernent nos pensées en les fixant sur une chose déterminée, la musique les déchaîne sur la nature entière, qu'elle a le pouvoir de nous exprimer.

* Dans la langue musicale, peindre, c'est réveiller par des sons certains souvenirs dans notre cœur, on certaines images dans notre intelligence, et ces souvenirs, ces images, ont leur couleur; ils sont tristes ou gais. Chaque instrument a sa mission et s'adresse à certaines idées, comme chaque couleur répond en nous à certains sentiments. En contemplant des arabesques d'or sur un fond bleu, avez-vous les mêmes pensées qu'excitent en vous des arabesques rouges sur un fond noir ou vert? Dans l'une comme dans l'autre peinture, il n'y a point de figures, point de sentiments exprimés, c'est l'art pur, et néanmoins nulle âme ne restera froide en les regardant. Le haut-bois n'a-t-il pas sur tous les esprits le pouvoir d'éveiller des images champêtres, ainsi que presque tous les instruments à vent? Les cuivres n'ont-ils pas je ne sais quoi de guerrier, ne développent-ils pas en nous des sensations animées et quelque peu furieuses? Les cordes, dont la substance est prise aux créations organisées, ne s'attaquent-elles pas aux fibres les plus délicates de notre organisation, ne vont-elles pas au fond de notre cœur? Quand on parle des sombres couleurs, du froid des notes employées dans certaines compositions musicales, on est dans le vrai autant qu'un critique littéraire peut l'être en nous parlant de la couleur de tel ou tel écrivain. Ne reconnaît-on pas le style nerveux, le style pâle, le style animé, le style coloré? L'art peint avec des mots, avec des sons, avec des couleurs, avec des lignes, avec des formes; si ces moyens sont divers, les effets sont les mêmes.

* Il y a deux musiques : une petite, mesquine, de second ordre, partout semblable à elle-même, qui repose sur une centaine de phrases que chaque musicien s'approprie, et qui constitue un bavardage plus ou moins agréable avec lequel vivent la plupart des compositeurs; on écoute leurs chants, leurs prétendues mélodies, on a plus ou moins de plaisir, mais il n'en reste absolument rien dans la mémoire; cent ans se passent, ils sont oubliés. Les peuples, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, ont gardé comme un précieux trésor certains chants qui résument leurs mœurs et leurs habitudes, je dirai presque leur histoire. Ecoutez un de ces chants nationaux (et le chant grégorien a recueilli l'héritage des peuples antérieurs en ce genre), vous tombez en des rêveries profondes; il se déroule dans votre âme des choses inouïes, immenses, malgré la simplicité de ces rudiments, de ces ruines musicales. Eh bien! il y a par siècle un ou deux hommes de génie, pas davantage, les Homères de la musique, à qui Dieu donne le pouvoir de devancer les temps, et qui formulent ces mélodies pleines de faits accomplis, grosses de poèmes immenses, car il faut s'arrêter à cette pensée féconde ou y revenir; c'est la mélodie et non l'harmonie qui traverse triomphalement les âges.

* Un artiste qui a le malheur d'être plein de la passion qu'il veut exprimer ne saurait la peindre, car il est la chose même, au lieu d'en être l'image. L'art procède du cerveau et non du cœur. Quand votre sujet vous domine, vous en êtes l'esclave et non le maître; vous êtes comme un roi assiégé par son peuple. Sentir trop vivement au moment où il s'agit d'exécuter, c'est l'insurrection des sens contre la faculté!

* Les magistrats sont bien malheureux d'être obligés de tout soupçonner, de tout concevoir. A force de supposer des intentions mauvaises et de les comprendre toutes pour arriver à des vérités cachées sous les actions les plus contradictoires, il est impossible que l'exercice de leur épouvantable sacerdoce ne dessèche pas à la longue la source des émotions généreuses qu'ils sont contraints de mettre en doute. Si les sens du chirurgien qui va fouillant les mystères du corps finissent par se blaser, que devient la conscience du juge obligé de fouiller incessamment les replis de l'âme? Premiers martyrs de leur mission, les magistrats marchent toujours en deuil de leurs illusions perdues, et le crime ne pèse pas moins sur eux que sur les criminels. Un vieillard siégeant dans un tribunal est sublime; mais un jeune juge ne fait-il pas frémir?

* De la dernière maison du faubourg Saint-Germain au dernier hôtel de la rue Saint-Lazare, entre la butte du Luxembourg et celle de Montmartre, tout ce qui, à Paris, s'habille et babille, s'habille pour sortir et sort pour babiller, tout ce monde de petits et de grands airs, ce monde vêtu d'impertinence et doublé d'humbles désirs, d'envie et de courtisanerie, tout ce qui est doré et dédoré, jeune et vieux, noble d'hier ou noble du quatrième siècle, tout ce qui se moque d'un parvenu, tout ce qui a peur de se compromettre, tout ce qui veut démolir un pouvoir, sauf à l'adorer s'il résiste; toutes ces oreilles entendent, toutes ces langues disent et toutes ces intelligences savent, en une seule soirée, où est né, où a grandi, ce qu'a fait ou n'a pas fait le nouveau venu qui prétend à des honneurs en ce monde. S'il n'existe pas de cour d'assises pour la haute société, elle rencontre le plus cruel de tous les procureurs généraux, un être moral, insaisissable, à la fois juge et bourreau : il accuse et il marque. N'espérez lui rien cacher, dites-lui tout vous-même, il veut tout savoir et sait tout. Ne demandez pas où est le télégraphe inconnu qui lui transmet à la même heure, en un clin d'œil, en tous lieux, une histoire, un scandale, une nouvelle; ne demandez pas qui le remue. Ce télégraphe est un mystère social; un observateur ne peut qu'en constater les effets. Il y en a d'incroyables exemples, un seul suffit. L'assassinat du duc de Berry, frappé à l'Opéra, fut conté, dans la dixième minute qui suivit le crime, au fond de l'île Saint-Louis.

Nous terminons ici les citations des *Maximes et Pensées* de Balzac. Ceux de nos lecteurs qui ont pris goût à ces choses si ingénieusement pensées et si finement dites, apprendront avec plaisir que M. Plon en a fait un petit volume digne de figurer dans leur bibliothèque. Ce qu'ils ont lu ici n'est qu'un extrait de ce volume.

Travaux de raccordement de la gare de Saint-Germain avec le chemin de fer de l'Ouest.

Aux termes de la loi du 24 avril, 3 et 13 mai 1851, le chemin de fer de l'Ouest doit pénétrer dans Paris par deux côtés, la rive droite de la Seine et la rive gauche.

L'existence simultanée des deux chemins de fer de Versailles a, sans aucun doute, dicté cette résolution prise par l'Assemblée nationale. Tous deux, têtes naturelles du chemin de l'Ouest, ils pouvaient prétendre à obtenir la préférence; il a paru plus juste de partager le profit.

Les établissements construits en vue du service de Versailles et des localités desservies par les deux voies devenaient insuffisants pour une exploitation aussi considérable que celle de la ligne de l'Ouest, qui traverse plusieurs de nos départements les plus riches; de grands travaux étaient nécessaires pour terminer l'embarcadère du boulevard Montparnasse et pour développer celui de la rue Saint-Lazare.

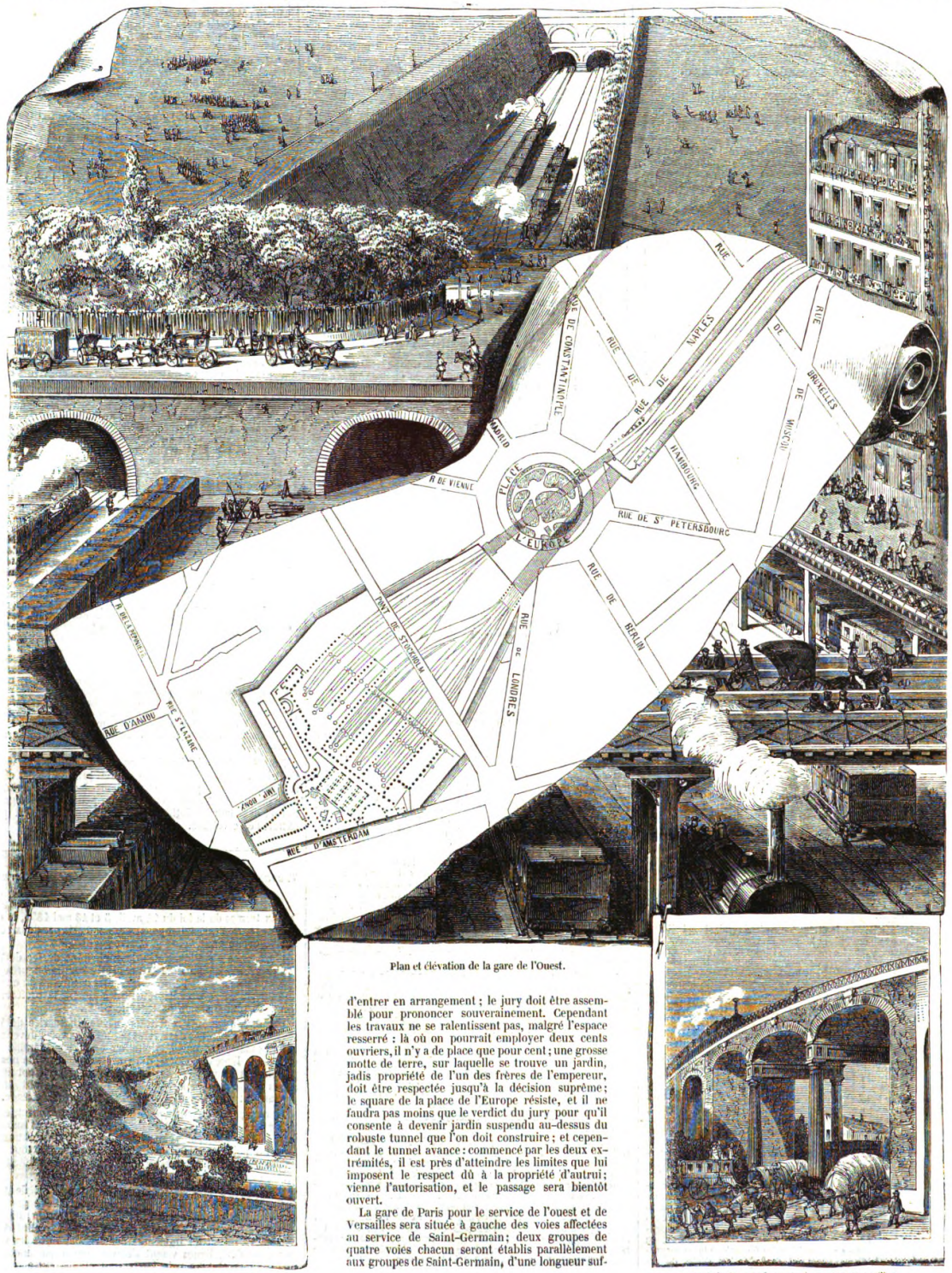
La compagnie concessionnaire du chemin de l'ouest, substituée par son traité à tous les droits de l'Etat, devait en outre terminer les différentes constructions en voie d'exécution sur tous les points de la ligne. Sur la rive gauche, tout était commencé; sur la rive droite, tout était à faire : il fallait tout créer, même le terrain.

Pour mettre la compagnie de l'Ouest à l'abri de toute éventualité dans la dépense, et pour donner des garanties aux compagnies de Versailles et de Saint-Germain, intéressées à la prompte exécution de ces travaux, celles-ci ont entrepris à forfait les immenses constructions que les voyageurs des deux lignes voient s'élever comme par enchantement. Trois ateliers principaux sont établis entre Paris et Versailles; le plus important est celui de la gare de Paris,

Generated on 2020-07-20 16:10 GMT / https://hdl.handle.net/2027/uc1.c008845729
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google
Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

puis celui de Clichy pour l'élargissement de la voie, et enfin celui de Viroflay, où le chemin de fer, se bifurquant, traverse une vallée profonde, passe au-dessus de la route nationale de Paris à Brest, et vient rejoindre le chemin de la rive gauche.

Le périmètre de la gare de Paris va presque doubler : il était, avant le commencement des travaux, de 6,627 mètres de superficie; lorsque tout sera terminé, il en comprendra 12,700. Les 6,173 mètres que l'on va ajouter, il faut les conquérir à la pointe de la pioche, le niveau de la gare étant de 9 mètres environ en contre-bas du sol des terrains environnants. Puis il faut percer un tunnel parallèle à celui qui existe déjà; puis..... Mais les propriétaires voisins refusent



Plan et élévation de la gare de l'Ouest.

d'entrer en arrangement ; le jury doit être assemblé pour prononcer souverainement. Cependant les travaux ne se ralentissent pas, malgré l'espace resserré : là où on pourrait employer deux cents ouvriers, il n'y a de place que pour cent ; une grosse motte de terre, sur laquelle se trouve un jardin, jadis propriété de l'un des frères de l'empereur, doit être respectée jusqu'à la décision suprême ; le square de la place de l'Europe résiste, et il ne faudra pas moins que le verdict du jury pour qu'il consente à devenir jardin suspendu au-dessus du robuste tunnel que l'on doit construire ; et cependant le tunnel avance : commencé par les deux extrémités, il est près d'atteindre les limites que lui imposent le respect dû à la propriété d'autrui ; vienne l'autorisation, et le passage sera bientôt ouvert.

La gare de Paris pour le service de l'ouest et de Versailles sera située à gauche des voies affectées au service de Saint-Germain ; deux groupes de quatre voies chacun seront établis parallèlement aux groupes de Saint-Germain, d'une longueur suf-

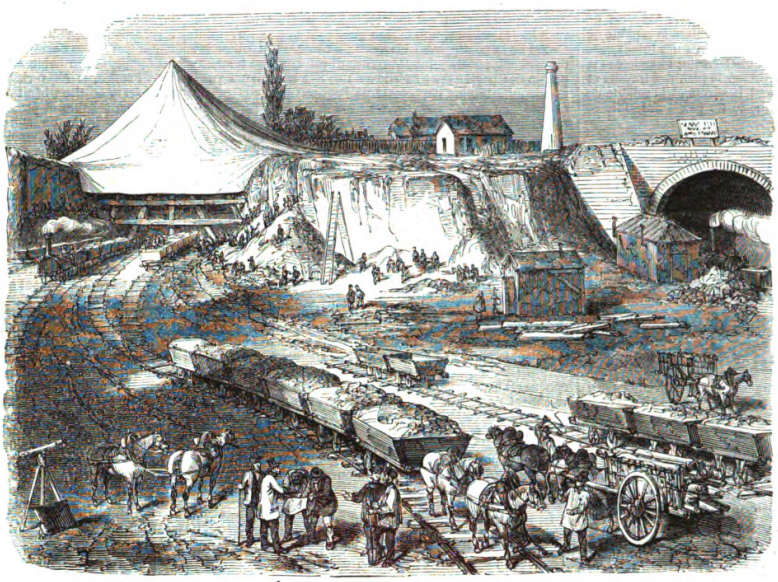
Raccordement des deux chemins.

Pont de la grande route de Paris à Versailles.

Generated on 2020-07-21 23:48 GMT / https://hdl.handle.net/2027/uc1.c008845729
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google
Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

fiantes pour permettre sur les deux quais du départ un stationnement de vingt-six voitures; puis ces huit voies n'en formeront plus que deux qui traverseront le square de l'Europe sous le nouveau tunnel, et iront s'aiguiller sur les anciennes voies entre les tunnels des Batignolles et le tunnel construit sous le square. Ces deux groupes présenteront une largeur totale de 40 mètres, et seront couverts au moyen de fermes en fer reposant sur des colonnes en fonte reliées entre elles par des entablements également en fonte. De vastes salles d'attente, commodément distribuées pour le service des bureaux de bagages, etc., compléteront ce monument, qui deviendra ainsi l'un des plus vastes de Paris, destiné qu'il est à servir de tête de ligne à six exploitations différentes, Rouen, le Havre, Dieppe, Saint-Germain, Versailles et les départements de l'ouest.

Il entre dans les projets de la compagnie de percer une nouvelle rue servant de prolongement à la rue de l'Arcade et de continuation à la rue de Rome, qui vient déboucher sur la place de l'Europe.



Travaux de la gare du chemin de Paris.

L'affluence toujours croissante des voyageurs sur les différentes lignes rend insuffisante la rue d'Amsterdam, à laquelle la nouvelle rue servirait de parallèle. On aura une idée du nombre prodigieux de voyageurs qui partent de la gare de la place du Havre, lorsque l'on saura que sur la seule ligne de Versailles on a transporté, en 1851, deux millions cent mille voyageurs.

L'atelier de Clichy, le moins important des trois, est établi entre les fortifications et le pont d'Asnières : c'est là que l'on transporte les 9,000 mètres cubes de terre que l'on enlève pour l'agrandissement de la gare de Paris. Par une prévision de la loi, on devait ajouter deux voies aux voies établies entre Paris et Asnières, aux frais de la compagnie de Saint-Germain et de celle de Rouen; on peut considérer cette prévision comme réalisée. Ces deux voies supplémentaires sont désormais indispensables, tant en vue de l'accroissement réalisé que pour les besoins du chemin de fer de ceinture récemment décrété, et dont la voie de Saint-Germain jusqu'à Asnières et la ligne de la rive droite font partie.

Le raccordement du chemin de fer de Versailles (rive droite) avec celui de l'Ouest est établi auprès de la station de Viroflay, à deux kilomètres environ de Versailles. Là aussi les travaux sont poussés avec activité; là aussi les propriétaires que l'on doit exproprier augmentent leurs prétentions en raison du besoin que l'on a de leurs terrains pour la continuation de ces constructions.

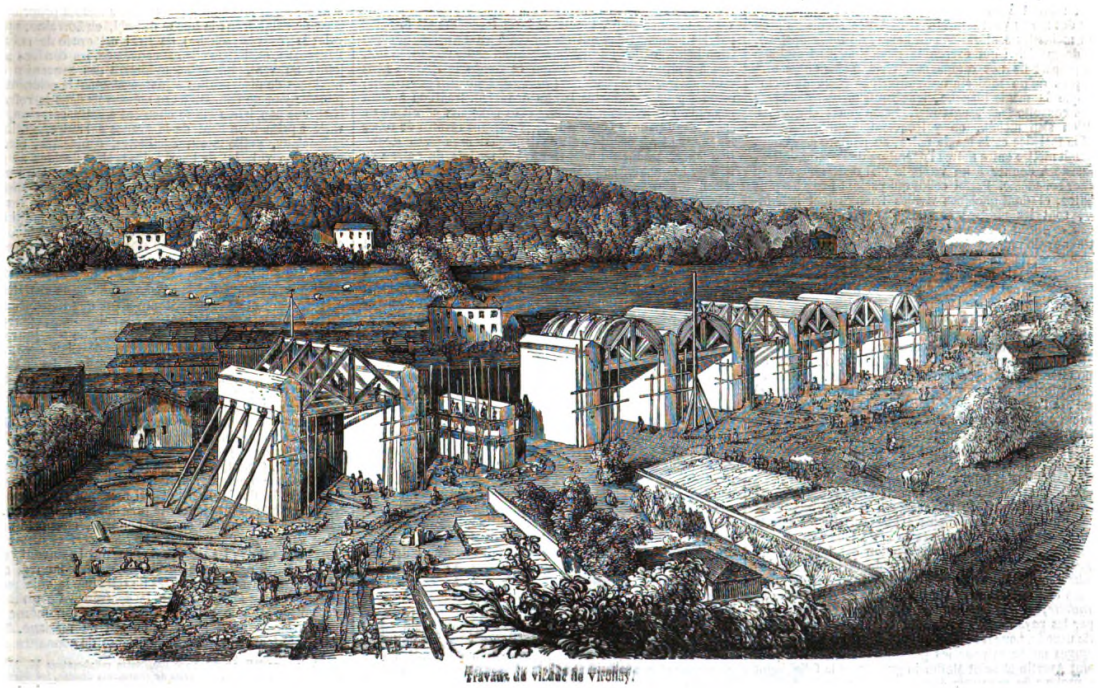
L'expropriation portait sur des maisons d'habitations rurales, sur des jardins, des étendoirs de blanchisseuses, des terres de culture.

L'ensemble des demandes faites par les propriétaires et locataires s'élevait à. . . . . 307,284 fr. 27 c.
Les offres de la compagnie étaient de. . 55,480 75
Le jury a alloué. 88,891 45

C'est-à-dire 33,431 fr. en sus des offres, et 218,393 fr. au dessous des demandes.

Les travaux nécessités par le raccordement des deux voies auront une longueur de 1,407 mètres. Cet énorme remblai traversera la route nationale de Paris à Brest, sous un angle de 37° 37', sur un viaduc en maçonnerie de 22 arches de 10 mètres d'ouverture, dont 15 du côté de la rive droite. A la suite de ces 15 arches et entre deux piles formant culées, il s'en élèvera trois en arc de cercle, s'appuyant sur deux entablements en fonte, supportés eux-mêmes par des colonnes en fonte d'un mètre de diamètre. Cette substitution des colonnes de fonte à des piles de maçonnerie a pour but d'éviter, dans une partie du viaduc, un appareil biais difficile, qui en altérerait la solidité et la régularité. Le système qui consiste à faire porter des voûtes en maçonnerie sur des points d'appui en fonte est nouveau en France, mais dans les chemins de fer anglais il existe de nombreux exemples de ce genre de construction. Les dimensions des colonnes sont calculées de telle sorte que la charge qu'elles auront à supporter ne soit que de 152 kil. par cent. carré de section, soit la charge admise généralement dans des constructions analogue. Du côté de Versailles, le viaduc se terminera par quatre arches en maçonnerie. La longueur totale du viaduc sera de 256 mètres, et la hauteur du rail au-dessus de la route nationale sera de 13 mètres 18 cent. Les matériaux employés sont la pierre de taille pour bandeaux, la meulière pour parements extérieurs, et la brique pour la partie qui traverse la route. Le cube total des terrassements sera de 39,000 mètres.

L'état actuel des travaux, nos dessins le montraient il y a quelques jours à peine; mais les choses ont déjà bien changé : c'est à vue d'œil que l'on voit s'élever les arcades, le terrain s'aplanir, le tunnel se creuser. Cette rapidité de construction n'a été surpassée que par le palais d'Aladin, qui parut un beau matin au milieu de la place publique de la ca-



Travaux du viaduc de Viroflay.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Generated on 2020-07-20 16:09 GMT / https://hdl.handle.net/2027/uc1.c008845729
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

pitale de la Chine. Une nuit avait suffi pour le construire, une nuit suffit pour le voir disparaître ; il n'en sera pas ainsi de ces grandes œuvres d'art et d'industrie. Malgré la rapidité de la construction, due aux efforts persévérants des intelligents directeurs du chemin de fer de Saint-Germain, l'habileté et la science de M. Flachat, qui a dressé le plan des travaux et dirigé leur exécution, garantissent la sûreté et la solidité de cette œuvre contre le destin funeste du palais des Mille et une Nuits.

P. BLANCHARD.

Erreurs et préjugés des paysans.

(*Suite.* — Voir le n° 460, 22 décembre.)

On ferait un gros livre de toutes les menues superstitions que le christianisme n'a pu déraciner de l'esprit des paysans. La plupart se rattachent aux croyances ou aux usages des temps les plus reculés. Tel est le préjugé populaire de l'œuf pondu par un coq et renfermant en germe un serpent. Cet œuf, appelé *œuf coquatrice* dans le Maine, le Poitou, la Vendée, *œuf codrille* dans le Berry, n'est, comme on sait, que le produit d'un avortement du vitellus. Il rappelle manifestement l'*ovum anguinum* des druides. Le serpent occupe encore une place importante dans tous ces souvenirs de la mythologie païenne. Il n'est pas de province qui ne conserve la mémoire de quelque hydre monstrueuse : la grand'gueule de Poitiers, le graouillis de Metz, la gargouille de Rouen, le dragon de Bordeaux, la tarasque de Beaucaire, et qui désolaient autrefois la contrée. Ce souvenir est même resté dans certains endroits l'objet d'une sorte de culte. Il existe encore des fêtes en leur honneur, non moins scrupuleusement célébrées que celles du calendrier, et l'on cite en Lorraine plus d'une vieille dévote qui ne manque pas, pendant ses neuvaines, de faire brûler une chandelle pour la *bonne sainte vermine*.

Il existe dans le Berry une tradition singulière au sujet du serpent sorti de l'*œuf codrille*. A sept ans, il reçoit des ailes et s'en va, dit-on, en pèlerinage à Babylone. Peu de lecteurs se doutent que l'aspic est le produit d'un crin de cheval coupé à la lune nouvelle et jeté dans l'eau. Les sorciers du bas Poitou se vantent de pouvoir métamorphoser un cheveu en serpent en le jetant en l'air et prononçant certaines formules qu'ils n'ont garde d'apprendre à personne. Les paysans de la Lorraine et de la Franche-Comté croient encore à l'existence de la vouivre ou guibre, serpent merveilleux dont la tête est surmontée d'une escarboucle plus précieuse que tous les trésors de l'univers, car elle assurera à celui qui aura le bonheur de s'en emparer la santé et la richesse. Le crapaud et quelques autres reptiles partagent la réputation fabuleuse du serpent. Le premier sert surtout à enlever le venin de certaines maladies, don que le paysan attribue du reste, par une sorte d'homœopathie bizarre, à tous les animaux venimeux. Un crapaud vivant, enroulé autour du poignet dans un linge, guérit infailliblement la fièvre tierce. Les préjugés relatifs aux philtres, amulettes, phylactères, talismans de toute sorte, n'ont presque rien perdu de leur empire dans les campagnes. Le paysan du midi porte souvent sous sa chemise, renfermées dans le même scapulaire, une dévote relique et une amulette païenne qu'il appelle *briou*. Une épidémie est une influence occulte, *venin*, *berl*, *maline*, suivant les localités, qui ne peut être combattue que par des moyens surnaturels. Il faut des sortiléges, ou tout au moins les conjurations du devin, du *mége* (magus), espèce de magicien qui exerce la médecine sans diplôme dans la plupart de nos campagnes. C'est moins qu'un sorcier et plus qu'un médecin ordinaire. Il se vante de n'employer que la magie blanche, les secrets du *Petit Albert;* dans ses consultations saugrenues. Néanmoins, si quelque inquisition s'en mêlait, on y trouverait mainte pratique sentant le maléfice et la magie noire, au nombre desquelles on pourrait mettre entre autres l'opération de l'*envoûtement*, qui consiste à donner à un voisin le mal dont on veut se décharger soi-même. Parmi celles qui passent pour les plus innocentes, et dont quelques vieilles femmes font leur industrie, sont les philtres composés avec des simples, le *louxoneu arguoat* (herbe à la croix) ou verveine druidique, en Bretagne ; la motogo (mandragore), dans le Languedoc et la Provence ; le trahrwir (thym), en Auvergne ; le romarin, en Lorraine ; la molène, dans le Poitou, etc., dont les amoureux se servent réciproquement pour hâter ou détruire les effets de l'amour.

Mettons enfin au dernier rang de tous ces débris du paganisme les augures, les présages tirés de la rencontre ou du chant de certains oiseaux, le corbeau, l'étourneau, l'orfraie, le hibou, l'engoulevent, les signes de mort ou de calamité attachés à la présence d'une araignée, à l'entrecroisement fortuit de deux couteaux sur une table, au sel renversé, à l'oubli de la croix tracée sur le pain qu'on vient d'entamer, à la profanation de la huche ; ajoutons-y certains gestes dont le paysan ne comprend plus le sens, tels que la main portée à la bouche au moment de se mettre au travail, le vin jeté par terre avant et après avoir bu, et une foule d'autres particularités qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Le culte des saints est un des aspects de la religion chrétienne qui offre le plus de ressources à la crédulité. C'est aussi celui qui a été saisi le plus avidement par les esprits simples. Ils sont aisément frappés de cette idée que chaque lieu, chaque personne, chaque profession ont leurs saints, leurs *patrons*, c'est-à-dire une sorte de divinité intermédiaire chargée de les protéger, de veiller sur eux, de favoriser leurs actions. Aussi le vieux proverbe : *A chaque saint sa chandelle*, est-il le dogme le mieux compris et le plus pratiqué par les paysans. Il y a des saints pour tous les besoins de la vie usuelle, pour les maladies de l'âme et du corps, pour les préjugés même et pour les passions bonnes ou mauvaises. Saint Avertin et saint Mathurin guérissent la folie, saint Julien protége le voyageur égaré, saint Zacharie délie la langue des muets, sainte Claire rend la vue aux aveugles, saint Eutrope rend les impotents ingambes, saint Martin remplit les celliers, saint Jean guérit de l'épilepsie, saint Genou de la goutte, saint Fiacre les ulcères, saint Gilles les cancers, etc. ; mais saint Jean surtout est le grand saint, le patron des paysans par excellence : sa fête est à leurs yeux la solennité la plus importante de l'année. Ajoutons qu'elle est encore à moitié païenne. Un homme né dans l'autre hémisphère, et qui mettrait le pied en France la veille de la Saint-Jean, serait fort étonné de voir s'enflammer, le soir, de feux innombrables tous les côtés de l'horizon ; il le serait bien davantage si on lui disait que c'est dans nos campagnes une pratique du culte dont personne ne connaît l'origine, et à laquelle le clergé prend part pour obéir à l'usage. Il pourrait bien nous tenir pour d'anciens adorateurs du feu à demi convertis au christianisme, et il n'aurait pas tout à fait tort. Le feu de la Saint-Jean n'est pas en effet un simple feu de joie, c'est en même temps une fête chrétienne sous l'invocation du bienheureux précurseur du Messie, dont il a été dit : *Multi gaudebunt in natevitate ejus*, et une véritable cérémonie cosmogonique et païenne destinée à célébrer le plus haut point d'ascension du soleil et pour ainsi dire le faite de sa gloire. Nos voisins d'outre-Rhin, qui fêtent aussi la Saint-Jean (Joannisfest) a peu près de la même manière que nous, appellent le feu qu'on allume dans cette occasion *feu de salvation* (Rettungsfeuer). Ce qui est certain, c'est que cette époque est encore, dans la plupart de nos provinces, le renouvellement de l'année agricole, le terme des loyers domestiques. Les charretiers, bouviers, valets ou garçons de labour reçoivent leurs gages à la Saint-Jean, et ceux qui ne quittent pas leurs maîtres attachent ordinairement un énorme bouquet à leur porte. Cet engagement dure quatre mois, c'est-à-dire jusqu'à la Toussaint, où l'on en contracte un nouveau pour la morte saison ; mais il s'estime pécuniairement pour les deux tiers de l'année.

La fête de Saint-Jean se célèbre partout avec les mêmes rites, et donne lieu à des superstitions à peu près semblables au nord et au midi de la France. C'est un magnifique spectacle dans les Pyrénées, où cette cérémonie porte le nom de *hailloles* (facula). Les garçons les plus alertes de chaque village descendent de la montagne, portant des brandons composés de copeaux de sapin qu'on appelle *falots*, et viennent les allumer en dansant au grand bûcher de Saint-Jean ; puis ils se répandent dans les vallées ou grimpent à l'envi le long des flancs de la montagne. Bientôt toutes ces masses ténébreuses s'éclairent à la nuit tombante de mille feux qui les sillonnent dans tous les sens, s'atteignent, se croisent, se dispersent, et finissent par se concentrer autour de foyers lumineux qui brillent sur toutes les croupes et sur tous les sommets de la chaîne comme une illumination gigantesque. Dans nos départements du midi, le bûcher de Saint-Jean consiste en une vingtaine de fagots qu'on empile au milieu de la grande place du village, autour d'une perche appelée l'*arbre de Saint-Jean*. Le curé, à la tête d'une procession munie de cierges allumés, en fait sept fois le tour, le bénit et y met lui-même le feu. Alors les assistants rompent leur rang, et mille clameurs s'élèvent avec les premières gerbes de flamme. Les femmes et les enfants, portant à la main de petites croix faites avec des flambées de lis et de la moelle de jonc artistement tressée, s'approchent à l'envi du bûcher ardent pour y purifier ce signe sacré destiné à être cloué le soir même au-dessus de la porte des maisons qu'il doit préserver de toute calamité. Bientôt le foyer lui-même est dispersé par les mains avides qui cherchent à en arracher quelque tison bénit, lequel, jeté quelquefois tout enflammé sur le toit, sert à conjurer l'orage. Pendant ce temps les jeunes gens sautent à travers les flammes (*flammas transilituque sacras*) comme pour recevoir ce baptême de feu, tradition à demi païenne, qui remonte peut-être chez nous aux chrétiens de saint Jean. Dans le Limousin, deux paysans revêtus de robes blanches et appelés je ne sais pourquoi *moun seu drau*, promènent autour du bûcher l'image révérée du patron de la fête. Les nourrices y apportent de toutes parts leurs nourrissons, afin de leur en faire faire sept fois le tour. Pour remplir la dévotion de point en point, il est bon d'avoir les pieds nus et de tenir d'une main une bougie allumée, de l'autre un rameau feuillu qu'on fait passer à diverses reprises dans les flammes. Cette branche, nommée *fouillorado*, est suspendue à chaque fenêtre et sert à guérir une infinité de maux. Une chemise blanche chauffée avec un brin de *fouillorado* coupe la fièvre tierce mieux que toutes les prescriptions du medecin. Dans les pays basques, on chante autour du bûcher les litanies de la Vierge au rebours et à reculons ; le lendemain on cherche dans les cendres les barbes de saint Jean. Les paysans portent ordinairement une tige d'orpin (*sedum telephium*) qu'ils font passer dans la flamme, et à laquelle ils attachent la vertu de chasser de la maison les *lubinas* (esprits familiers). Si la plante est encore en fleur le jour de l'Assomption, c'est un presage de prospérité ; si elle se flétrit, c'est un signe qu'un membre de la famille doit mourir dans l'année. L'orpin est heureusement, comme on sait, une plante très-vivace, et il est rare de voir ce fâcheux augure troubler les bénédictions de saint Jean. Dans le Poitou, on célèbre souvent la Saint-Jean en faisant rouler dans les chemins une roue de charrette entourée d'un bourrelet de paille goudronné, image du soleil au solstice, dont les rayons font mûrir la moisson. Les brandons ou brandes qu'on allume au feu de Saint-Jean sont des branches de noyer ornées de rubans ; chaque paysanne y fait bénir en outre une tige de molène (*verbascum*), qu'on place sous le chevet du lit pour en écarter les maléfices du trompeur. Le charbon du tison de Saint-Jean, réduit en cendres, préserve le blé de la nielle. Celui qui en déposera quelques parcelles sous une pierre y trouvera infailliblement à son lever un cheveu de saint Jean.

La fête de Saint-Jean a également conservé sa prééminence rustique en Bretagne. D'énormes bûchers de fascines d'ajonc brûlant le soir dans tous les villages entourent l'horizon d'un cercle de feu. Une rumeur joyeuse s'élève des vallées avec les sons des conques de pâtres qui appellent tout le monde à la cérémonie. Des rondes se forment autour du foyer ardent, et, tandis que les jeunes gars sautent et ressautent à travers les flammes, les filles se dispersent et courent les campagnes en habits de fête, certaines de trouver un mari dans l'année, si elles visitent dans la soirée neuf feux de saint Jean. Le tison bénit est révéré à la comme ailleurs à l'égal d'une relique, et placé près du lit, entre le rameau de Pâques fleuries et un morceau de gâteau des rois. Mais les propriétés les plus miraculeuses sont attribuées aux fleurs de la couronne placée au faîte du bûcher de Saint-Jean. Il n'est pas de jeune fille qui ne doive en porter une sur son sein, dans un petit sachet suspendu par un fil de laine rouge, car elles guérissent les douleurs nerveuses, et adoucissent même les peines de l'âme. Dans le département d'Eure-et-Loir, un vase lavé la veille de Saint-Jean à la fontaine de Nogent-le-Rotrou garantit la maison contre la foudre ; la rosée recueillie pendant cette nuit bénie guérit la gale et les ulcères ; le premier seau d'eau tiré d'un puits la veille de Saint-Jean enlève la fièvre ; tout galant qui voudra s'attirer les faveurs de sa maîtresse n'a qu'à répandre, ce soir-là, une jonchée de feuilles de noyer sous sa fenêtre. Dans certains cantons de la Loire-Inférieure, un jeune homme veut-il savoir avec qui il est destiné à se marier dans l'année, il n'a qu'à faire trois fois, nu-pieds, le tour du feu de Saint-Jean, y prendre un tison bénit, le laisser éteindre dans sa main gauche, et le placer sous le chevet de son lit, enveloppé dans une chemise de trois jours, le tout les yeux fermés. Le lendemain matin, a son réveil, il connaîtra le nom de sa fiancée.

Une autre fête dont l'origine paraît également remonter au culte solaire, est celle du dimanche des Brandons, Brandelons, appelée aussi dimanche des Bures dans le Jura ; elle se célèbre le premier et le deuxième dimanche de Carême, avec des cérémonies à peu près semblables à celles de la Saint-Jean. Il faut seulement noter ici l'usage consacré dans le département des Vosges, de sacrifier un chat (1), et celui du canton de Bonneval, dans le département d'Eure-et-Loir. On y promène les brandons dans la campagne, en chantant la chanson : *Brandelons brûlez par ces rignes, par ces bleds*, etc., et l'on frappe de temps en temps la terre avec la perche enflammée, en criant : *Gerbe a Boissieaux!*

Enfin, jusque dans la fête de Noël et celle des Rois, solennités toutes chrétiennes, on retrouverait des rites et des usages analogues appartenant probablement à la plus haute antiquité. Le feu y joue encore un grand rôle. La bûche de Noël attire tous les habitants des campagnes à la grande veillée qui précède la messe de minuit. Cette veillée, comme celle de la Saint-Jean, est toute merveilleuse : les animaux y parlent et se plaignent de leurs maîtres en leur langage ; il faut bien se garder, ce jour-là, de les mener paître avant midi, sous peine de les perdre dans l'année. A l'heure de la nativité, les anges viennent annoncer aux enfants la bonne nouvelle, les trésors cachés sont mis à découvert ; dans beaucoup d'endroits les menhirs ou pierres levées tournent sur leur base. De là ce surnom de pierre *qui tourne*, donné à tant de monuments celtiques. Il se mêle toujours aux traditions des paysans quelques pratiques païennes. Ainsi, dans le Berry, le *tréfoué* (bûche de Noel) doit avoir été coupé à minuit dans un arbre qui n'a jamais été émondé ; le *sone de calmes* (bûche de Noël) est arrosé, en Provence, d'une libation d'huile ; dans le département de l'Eure, les *flambarts* (tisons de Noël) jouissent à peu près des mêmes propriétés que ceux de Saint-Jean ; la bûche de Noël, en Lorraine, guérit la gale ; la *tronche* (souche) de Noël est ornée de rubans en Bourgogne, et, lorsqu'elle est consumée, les cendres en sont jetées au vent. Un mélange bizarre des souvenirs et des pratiques de divers cultes signale également la célébration du premier jour de l'an. On a cru même voir dans le refrain des chansons populaires qui se chantent à cette occasion, et qui varie à peine d'un bout de la France à l'autre, guillanaux, guignoleux, guillonneau, égoillettes, éguinettes, etc., une corruption vulgaire de l'appel des prêtres druides au renouvellement de l'année : *Au gui l'an neuf*. Il ne tiendrait qu'à nous de chercher la fête des *Laphries* dans le dimanche des Bures ou Brandons, celle des *Ambarvalies* dans les Rogations, de faire remonter le culte de saint Jean à celui de *Janus* à deux têtes, nos charivaris au culte de Cybèle, et nos fêtes de la moisson à celui de Palès ou de quelque autre divinité champêtre ; mais nous nous contentons de noter ici ces analogies plutôt que d'en rechercher la filiation.

Tout cela prouve que le paysan comprend le christianisme à sa manière et le pratique autrement que nous. N'y a-t-il pas en Bretagne une chapelle de Saint-Yves, patron des avocats, où les procès se vident encore de nos jours d'une façon sommaire à l'aide des jugements de Dieu, comme dans le temple de Trézène ? Une messe, payée à frais commun par les deux parties, fait mourir infailliblement dans l'année celle qui n'est pas dans son droit ; et l'arrêt a cela d'avantageux pour éteindre toute chicane, qu'il est sans appel. Qui n'a un peu entendu parler de saint Gengoult, dont la fête se célébrait le premier jour de mai (vieux style) ? Ce glorieux patron des *cocus* jouit encore en Lorraine d'une réputation incontestée. C'était, s'il faut en croire la Fleur des saints, un gentilhomme bourguignon qui faisait des miracles vers le temps de Pépin le Bref, et qui reconnut l'adultère de sa femme en lui faisant plonger le bras dans une fontaine. Pendant la procession faite en son honneur, on porte un bannière surmontée d'un superbe bois de cerf et ornée de rubans jaunes. Tous les *malins* de l'endroit la suivent, portant des bouquets également garnis de rubans jaunes, dont ils décorent en passant les portes de ceux que la voix publique désigne comme appartenant à la confrérie. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que saint Gengoult passe en même temps pour avoir la main heureuse en fait de mariage. Dans la Loire-Inférieure, la jeune fille curieuse de connaître son fu-

(1) Voir tome XV, n° 364, page 105. Notre collaborateur M. Henri Valentin a représenté, dans une suite de charmants dessins, les incidents divers de cette scène populaire dans les Vosges, son pays. (*Note du directeur.*)

Generated on 2020-07-21 23:49 GMT / https://hdl.handle.net/2027/uc1.c008845729
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google
Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA